

LE REVE D'ÉVA.

L'HORIZON est pourpre. La brise du soir fait onduler légèrement les briqs d'herbe du vert talus qui encadre le petit lac du carré St Louis. Dans les allées aux cailloux bleus, bambins et fillettes, en costumes blancs et roses, lancent vers l'azur rembruni leurs trilles enfantins.

Assises sur un banc, sous la feuillée sombre, deux jeunes filles, rieuses et adorables, causent en admirant le gracieux paysage qui déroule à leurs yeux ravis, ses fraîches teintes et ses contours harmonieux.

— Quel délicieux séjour, Eva, dit l'une d'elles, quel ensemble pittoresque de fleurs et d'onde, de pelouse et de résidences aristocratiques, de ville et de campagne. On ne saurait se lasser d'admirer ce petit lac, ces vertes figurines environnées d'une auréole brumeuse et cette plante aquatique artificielle, aux larges feuilles, dont la fleur épanche sans cesse des perles liquides. Ah si j'étais artiste !... quels ravissants croquis je trouverais ici pour enrichir mes cartons,

— En effet, Alice, est-il rien de plus attrayant que cette série de superbes demeures qui découpent sur l'horizon, leurs élégantes tourelles et leurs toits inclinés, bordés de dentelles aux nuances bleues, brunes et dorées. Mon choix est fait. C'est là, dans une de ces riantes villas que je viendrai bientôt cacher mon petit nid. Quoi de plus coquet, de plus gentil, de plus en harmonie avec la saison de la lune de miel, qu'une retraite où l'on entend le matin le chant de l'oiseau, le murmure de l'onde et le léger bruit de ces gouttelettes qui tombent en gerbes dans un miroir limpide. Il me semble que je pourrais me croire ici, dans ce pays merveilleux qu'a chanté Jules Barbier :

Le pays de fruits d'or et des roses vermeilles :
 Où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger,
 Où dans cette saison butinent les abeilles
 Où rayonne et sourit, comme un bienfait de Dieu
 Un éternel printemps sous un ciel toujours bleu. . .
 C'est là, c'est là que je voudrais vivre
 Aimer, aimer et mourir
 C'est là que je voudrais vivre
 C'est là, oui c'est là !

— Comme tu es sentimentale, ce soir, Eva ; aurais-tu par hasard rêvé à ton *mignon*, la nuit dernière ?

— Pas de calembourg, je te prie. Cela pourrait effaroucher ce moineau qui sautille tout près de nous, sur le gazon et lui donner une bien pauvre idée de notre esprit.

— Soit, mais comment peux-tu improviser pour tes amours, en plein Montréal, un petit coin de terre où fleurira l'oranger, où les fruits seront d'or et où les abeilles butineront dans toutes les saisons. Une fée d'antan aurait-elle par mégarde oublié sa baguette merveilleuse dans ta petite main de velours ?

— Ah Alice, je vois que tu ne connais pas l'amour avec ses horizons vermeils, ses brûlants rayons, ses lumineuses conceptions et ses enthousiasmes effrenés. Tu ne lis donc pas les poètes. Si tu entendais vibrer une seule fois les cordes amoureuses de leur lyre tu verrais qu'aux flèches d'or de

Cupidon rien n'est impossible. D'ailleurs n'est-ce pas un de ces bardes convaincus qui répétait encore l'an dernier, par un ciel gris d'automne et par une brise glaciale :

N'avons-nous pas un coin de terre
 Où le soleil reluit toujours
 Pour y couler dans le mystère,
 Les folles heures des amours !

— La lyre de ce poète n'a pas du frémir bien longtemps sur ce ton là et je serais curieuse de savoir s'il a trouvé l'hiver dernier beaucoup de fleurs d'oranger dans les banes de neige du parc, et beaucoup de rayons ensoleillés dans un coin de terre où les pelouses frileuses cachaient leur verdure sous un manteau d'hermine.

— Plus bas, Alice, il pourrait nous entendre. Ne le vois-tu pas derrière ce rideau de feuillage, faisant la causerie avec une aimable brunette. C'est bon signe, le soleil reluit toujours sur son coin de terre. Mais le temps est précieux, ne le perdons pas en vain à effleurer un sujet qui a fait naître des volumes, tant en prose qu'en poésie et qui reste toujours inépuisable. Tu avais presque deviné la vérité tout à l'heure en disant que j'avais rêvé à mon *mignon*. J'ai rêvé, je l'avoue, mais dans mon rêve il s'agissait de quelqu'un que je ne connais pas encore et dont je ferai bientôt la connaissance.

— Prends garde, les rêves sont souvent mensongers et je crains bien. . .

— Voyons, charmante sceptique, oublie un peu tes préjugés et ne jette pas ainsi aux orties, mon rêve, sans le connaître.

— Ah, tu veux me le raconter. Mille pardons, alors j'écoute. Tu verras comme je suis sage.

— C'était le soir ; j'étais dans une vaste salle brillamment illuminée où les verdurees se mariaient aux fleurettes, les banderolles écussonnées aux choux de rubans de la voûte pour former des arceaux grandioses, vrai fouillis de feuillage et de draperies aux teintes pourpres et oranges. Des flots d'harmonie, remplissaient l'enceinte et un orchestre bien dirigé exécutait aux applaudissements de l'assistance des fantaisies des meilleurs maîtres. . . Les demoiselles étaient toutes jolies et les messieurs tous charmants. Personne ne médissait du prochain. Rose ne critiquait point les rubans de Lisette et Lisette ne critiquait point les falbalas de Rose. Toutes les jeunes filles étaient également ravissantes dans leur costume d'hospitalière. Point de jalousie par conséquent.

— Mais, ce sont là des reminiscences de la kermesse que tu évoques.

— Pas tout à fait, car, le seul amour permis dans l'air parfumé que nous respirions était celui de la charité. Si les jeunes messieurs lorgnaient un peu les demoiselles, hironnelles récemment envolées des charmes du couvent : c'était par admiration pour leur dévouement en faveur d'une œuvre des plus recommandables et pour l'habileté avec laquelle elles servaient une glace, des gâteaux, ou une soupe aux huîtres. Si les demoiselles de leur côté faisaient les doux yeux aux jeunes messieurs, c'était parce que ces derniers ne connaissaient d'autre galanterie que celle de combler leurs petites mains rosées de jolies pièces blanches au son et à l'éclat métallique. On n'y voyait rien au-delà. C'était donc un bazar modèle, l'idéal des bazars que celui de la cathédrale.